

SUJET 1

« La mode satisfait à la fois le désir de réunion, de communauté avec les autres, et celui de l'isolement, de la différenciation. L'individu à la mode se sent différent, original et en même temps, l'objet de l'approbation du plus grand nombre, qui se conduit comme lui. »

Justifiez cette réflexion d'un sociologue contemporain en vous appuyant sur des faits précis sans vous limiter au domaine vestimentaire.

SUJET 2

VÊTEMENT D'UN JOUR

La boulimie vestimentaire pose un problème, à première vue un peu mesquin, mais auquel chacun, peu à peu, se trouve confronté : comment se débarrasser de tous les vêtements qu'on ne porte plus – qui ne tiennent plus dans la garde-robe, mais qui ne sont pas toujours assez usés ou démodés pour être immettables ?

Les garder ? C'est ce que suggère avec insistance la voix de la sagesse ancestrale. Autrefois, les habits usagés étaient soigneusement conservés pour les générations à venir. Retaillés, mis au goût du jour, ils servaient aux plus jeunes. Oubliés dans les grandes armoires familiales ou les malles des greniers, ils attendaient d'être redécouverts avec joie bien des années plus tard. Mais ce stockage demande une place qu'on ne trouve pas dans les appartements modernes. Et tout le monde ne dispose pas de maison de famille ou de résidence secondaire.

Les jeter ? Cette solution radicale peut procurer la sensation agréable de « faire le vide », de refuser de s'encombrer d'objets disgracieux et de souvenirs pesants, de tirer un trait sur une période de sa vie. Mais elle ne va pas sans une sourde mauvaise conscience à l'idée du gaspillage qu'elle représente. Comment peut-on jeter des vêtements, alors que tant d'hommes vivent dans le dénuement ?

Ainsi en vient-on à la solution la plus couramment adoptée : le don. A des personnes de l'entourage plus démunies ou à des organismes de bienfaisance qui les distribueront ou les vendront à des sociétés de friperie...

Cette valorisation des dépouilles vestimentaires a conduit peu à peu les Français à modifier leur attitude et à leur faire envisager sans honte une pratique considérée naguère comme inacceptable : la revente des habits usagés. Evolution qui va de pair avec l'apparition d'un phénomène nouveau : le goût pour le vêtement d'occasion. Si en effet on accepte d'acheter et de porter des habits déjà portés par d'autres, pourquoi ne pas revendre ceux dont on ne veut plus ? Ainsi s'est développé un marché jusqu'alors marginal et réservé à une clientèle pauvre. Maintenant, le vieux est recherché et devient objet de prix. La mode rétro est évidemment à l'origine de ce mouvement. On s'est mis à fouiller dans les greniers, à arborer les vêtements des grands-parents. Le goût pour un style rustique et d'époque a transformé les vieilleries en trésors. Puces et fripiers sont devenus des buts de promenade, où se retrouvent les élégants à la recherche du nouveau chic.

Ainsi une relation nouvelle au vêtement est en train de naître. On n'achète plus pour des mois ou des années, mais pour le plaisir immédiat de mettre quelque chose qui plaît. Se vêtir n'est plus un investissement,

mais un jeu. On vit comme au théâtre, de déguisements successifs. Ce faisant, on a l'impression d'échapper aux contraintes des circuits industriels et commerciaux. Loin d'être la victime de la société de consommation, on profite à peu de frais de l'abondance qu'elle met à votre disposition. On ruse avec le système. On le détourne à son profit. Une atmosphère de désinvolture et de fête entoure ce jeu de masques. On se repasse de mains en mains des objets sans importance, qu'on abandonne aussitôt, qu'on transforme pour son propre usage et dont d'autres feront ce qu'ils voudront.

Cette liberté des apparences est aussi une façon de se moquer des cadres que la société voudrait établir. En ne ressemblant à personne, on échappe aux classifications. On glisse entre les doigts des autorités familiales ou professionnelles qui souhaiteraient vous assigner un rôle précis et aisément repérable. L'employé ressemble à un artiste, l'ouvrier à un étudiant, la secrétaire à une bohémienne, le cadre à un hippie. La vie est un carnaval. Chacun change de peau chaque jour. Ainsi peut-on espérer rompre la monotonie de l'existence.

Programme excitant. Mais dont l'accomplissement n'est pourtant pas toujours si aisé qu'on le souhaiterait. Si cette recherche permanente de la nouveauté et de la transformation est apparemment peu onéreuse grâce au marché de l'occasion, elle décèle d'autres pièges. Economiques d'abord. Si les fripes sont peu coûteuses, le désir effréné de renouvellement finit par revenir cher. A force de faire des affaires et de sauter sur les occasions, une bonne partie du salaire y passe. La machine économique a tôt fait de se venger des tours qu'on veut lui jouer. S'adaptant aux nouveaux goûts des clients, les fabricants ont mis sur le marché du neuf ressemblant au vieux. Avec la pratique des soldes et le phénomène des « boutiques », toute une politique commerciale a été mise en œuvre pour capter cette clientèle marginale qui ingénument croyait échapper aux lois d'airain de la consommation telle que l'a programmée la société marchande.

Cette pratique vestimentaire est aussi dévoratrice de temps. La recherche de l'objet piquant de l'occasion sensationnelle absorbe le plus clair du temps soustrait au travail ou aux loisirs. Il est vrai que la chasse aux trésors devient en elle-même une forme de loisir, une distraction. La fripe est un spectacle, un mode de relation avec un peuple de marchands eux-mêmes marginaux. Le vêtement devient à la fois le signe de ralliement et le souci principal, la préoccupation envahissante d'une population vivant à l'ombre du système. Symbole de libération, il peut aussi exercer une fascination et captiver les esprits.

La vogue de l'occasion connaît enfin une autre limitation qui tient à la relation que bien des gens entretiennent avec le vêtement. Celui-ci n'est pas seulement une enveloppe qu'on peut jeter à l'envi. Il noue avec celui qui le porte des liens subtils. Il exprime quelque chose de nous. Il est l'ami des bons et des meilleurs jours. On connaît l'attachement presque animal qui nous lie aux vieilles vêtements, aux vestons qui ont épousé toutes les aspérités du corps, aux vieilles pantoufles dont on ne se résout pas à se défaire. Les jeter, passe encore, les donner, à la rigueur, mais en les vendant, c'est un peu de soi qu'on monnaie...

De même, acheter un vêtement porté par un autre, c'est se glisser de façon indiscreète dans son intimité. C'est se soumettre à son influence, à son mauvais œil. Le vêtement usagé transporte avec lui tout un univers étranger, fait de douleurs ignorées, de mort peut-être. L'endosser est prendre un risque. C'est exposer son corps à des radiations secrètes.

Il est possible que ce sentiment obscur soit une rémanence de la pensée magique propre à une société à tradition rurale. La plupart des Français restent malgré tout marqués par la longue histoire du vêtement dans une société où les biens étaient rares et coûteux et où leur acquisition était le fruit de la peine et de l'épargne. On ne se défait pas facilement de ce qui est le produit du travail des hommes et qui est devenu votre bien. Le développement du marché du vêtement d'occasion manifeste peut être le désir d'échapper à cette soumission à l'objet. Mais, comme tout mouvement de libération, il ne va pas sans trouble ni sans égarement.

Frédéric GAUSSEN, Le Monde Dimanche, 29 / 11/ 1981.

QUESTIONS

I – VOCABULAIRE

Expliquez les expressions suivantes selon le contexte :

- (la) valorisation des dépouilles vestimentaires (§5 L1) ;
- cette pratique vestimentaire est aussi dévoratrice de temps (§9 L1).

II- RÉSUMÉ

Résumez le texte proposé en **160 mots** avec une marge de tolérance de $\pm 10\%$. Vous indiquerez à la fin du résumé le nombre de mots utilisés.

III- DISSERTATION

« Cette liberté des apparences est aussi une façon de se moquer des normes sociales que la société voudrait établir. »

Justifiez ces propos de Frédéric GAUSSEN.